

23/26
5/6

LA
GARDE EUROPÉENNE
EN ÉGYPTÉ

PAR
HILAIRE GAY



GENÈVE
LIBRAIRIE H. STAPELMOHR
1884

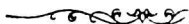


Rh 500

288/90

LA
GARDE EUROPÉENNE
EN ÉGYPTÉ

PAR
HILAIRE GAY



846
8

GENÈVE
LIBRAIRIE H. STAPELMOHR
1884

Genève. — Imprimerie Taponnier et Studer.

PRÉFACE

Le massacre des Européens à Alexandrie, dans les sinistres journées de juin 1882, l'insurrection d'Arabi-Pacha, l'occupation de l'Égypte par l'armée anglaise, sont des faits connus et acquis à l'histoire contemporaine. Après ces événements, le gouvernement égyptien, pour rétablir l'ordre et la sécurité à Alexandrie particulièrement, délégua M. le comte Della Sala-Pacha et M. Théodore Portier pour recruter un corps d'hommes destinés à un service de police. Ces hommes, appartenant aux trois nationalités : italienne, autrichienne et suisse, formèrent la garde européenne qui fut casernée à Alexandrie. L'organisation de ce corps, son action et les services qu'il a rendus sont peu connus et méritent cependant l'attention du public. Des journaux mal renseignés, faisant souvent une trop large part à la critique malveillante, ont dénaturé la marche de cette police.

C'est pour éclairer l'opinion publique, par l'exposé des faits, que j'ai cru devoir livrer à la publicité cette courte brochure.

Genève, le 22 mars 1884.

Hilaire GAY,
ex-capitaine de la garde.

I

*Départ de Genève. — Gênes. — Livourne. —
Naples. — Les ciceroni. — Messine. — Arrivée
à Alexandrie. — Le directeur de la police. —
Le préfet. — La caserne de Ras-el-Tin.*

Le 8 octobre 1882, je reçus de M. Théodore Portier, à Genève, mon brevet de capitaine du corps de police égyptienne ; arrivé à Gênes le lendemain, je m'embarquai, à 9 heures du soir, à bord de l'*Assyria*, paquebot de la compagnie Rubattino.

Ce bâtiment transportait également un corps de 100 Suisses environ, second détachement expédié à Alexandrie et un nombre considérable

de passagers d'origine italienne qui retournaient habiter l'Égypte, d'où les derniers événements les avaient chassés.

Le navire est en marche ; Gênes et son port disparaissent dans la nuit. Les dernières lueurs du rivage s'éteignent à nos yeux.

La mer seule nous entoure. Les reflets doux et lumineux de la lune laissent derrière nous, sur les eaux, un immense et scintillant sillage. La mer m'offrit cette soirée, et pour la première fois, un spectacle merveilleux que je ne saurais décrire. Le calme de la nuit, la constellation du ciel, le murmure des flots, l'allure monotone et cadencée du vaisseau, et, à l'avant, le chant des Suisses, quittant la patrie, tout cela imprégnait d'un charme rêveur et mélancolique la pensée du voyageur.

Le lendemain nous arrivons à Livourne ; il nous est laissé quelques heures pour visiter la ville neuve, dont les rues spacieuses, tirées au cordeau, sont dignes d'attention. L'*Assyria* se remet en marche le même soir à 9 heures.

Le jour suivant, 11 octobre, nous nous dirigeons sur Naples ; à minuit, par une soirée splendide, nous entrons dans le port.

La ville est encore plongée dans un mystérieux sommeil ; au sud paraît le Vésuve dont le sommet déroule un transparent panache de fumée.

On ne peut débarquer de nuit ; il faut se résigner et coucher à bord.

Le matin illumine de mille feux cette cité et ces rives, si souvent chantées par le poète.

Une multitude de petites embarcations entourent notre paquebot ; sur la plupart, des musiciens jouent des airs napolitains ; l'air connu de *Santa Lucia* vient frapper mes oreilles. Les mariniers invitent par gestes les passagers à descendre dans leurs nacelles.

Je ne choisis pas longtemps et bientôt je puis mettre le pied sur le sol de Naples.

Mais je ne suis pas encore libre de mes mouvements. Une bande de *ciceroni*, en colonne serrée, fond sur moi, l'un m'interpelle à droite, l'autre à gauche, un autre me saisit par un bouton de mon paletot, un quatrième me crie dans l'oreille ; je me débats vainement, disant d'une voix irritée que je n'avais que faire de leurs services, que je connaissais Naples (ce qui était, je l'avoue, parfaitement inexact, mais qu'on me pardonne ce léger mensonge). Ce fut peine inutile. Ces trop obligeants personnages, comprenant à mon langage que j'étais encore plus étranger qu'il ne paraissait par mon costume, se ruèrent sur moi avec l'énergie d'un nouvel espoir.

Voyant qu'il m'était impossible de me tirer de

leurs mains et de leurs discours, par la parole et la persuasion, j'eus recours à un moyen suprême, je détalai à grandes enjambées. La bande, toujours en ordre serré, se mit sur mes talons, mais, ayant aperçu un nouveau débarqué, elle abandonna ma poursuite, et se jeta sur le voyageur. Je me hâtai de disparaître, peu soucieux de voir le dénouement de cette nouvelle espèce d'arrestation.

Ceci n'est point une anecdote faite à plaisir ; tout étranger qui a visité Naples a dû faire connaissance avec messieurs les *ciceroni*.

N'ayant que quelques heures pour voir cette ville, je les mis à profit le mieux possible. Après avoir traversé les rues qui avoisinent le port, regardant et souvent admirant la population napolitaine, qui certes, malgré quelques détracteurs, possède de fort beaux types, je suivis le rivage dans la direction de *Santa Lucia* ; j'espérais découvrir quelque *lazzarone*, nonchalamment étendu au soleil.

Mais mon espoir fut déçu ; cette race insouciante avait disparu avec la civilisation moderne.

Je ne rencontrai que de vulgaires pêcheurs, mariniers, portefaix qui, sauf le costume, avaient les mêmes allures, communes et prosaïques, que celles des habitants de nos villes.

Je dînai dans un restaurant de *Santa Lucia*, au bord de la mer, où l'on me servit les *macaroni* traditionnels et les *frutta di mare*, le tout arrosé d'un généreux vin rouge d'Italie. J'allumai un cigare et réfléchissant que j'avais encore quelques heures devant moi, je me demandai dans quelle direction je devais diriger mes pas. Mais l'effet de la chaleur, qui était ce jour-là accablante, dirigea mes pas dans un autre sens ; je m'endormis profondément sur le sofa où je fumais mon cigare.

Il paraît qu'on respecta mon sommeil ; je trouvai même qu'on l'avait trop respecté, car, lorsque je me réveillai, il était quatre heures et l'*Assyria* quittait Naples à cinq heures. Je n'eus que le temps de me rendre à bord.

A cinq heures vingt minutes, le navire levait l'ancre ; Naples et son beau ciel disparaissaient dans des vapeurs d'or et d'azur.

J'ai dit que notre paquebot transportait un grand nombre de passagers italiens qui allaient chercher une nouvelle fortune en Egypte. Tout ce monde, étendu, couché ou assis sur des paillasses ou des couvertures, était entassé sur le pont, dans le faux-pont et jusque dans la cale. Hommes, femmes et enfants mangeaient, buvaient, causaient, riaient, avec cette insouciance et ce laisser-aller qui caractérisent les races du

midi. On eût dit un petit peuple abandonnant gaiement ses lares pour aller habiter une nouvelle terre promise. Je fais des vœux pour que leurs espérances ne soient point déçues !

Le 13 octobre, au matin, nous passons devant le Stromboli, dont les rochers prennent la forme d'une fantastique pyramide.

A onze heures nous arrivons à Messine, où nous nous arrêtons jusqu'à trois heures. Notre navire est immédiatement cerné par une quantité de petits bateaux, offrant chacun l'aspect d'un marchand en plein vent ; ici des orangeades, des raisins d'Italie, des fruits de toute espèce ; là de petites cages contenant des oiseaux ; plus loin un marchand de vêtements, linge de corps, linge de toilette, etc. Tous ces individus, au teint jaunâtre, offrent leurs marchandises de la voix et du geste.

L'*Assyria* reprend sa course. Les côtes de la Sicile se fondent dans la ligne bleue de l'horizon. L'Italie a disparu et avec elle la dernière borne de l'Europe s'enfuit.

Les 14, 15 et 16 octobre nous naviguons en pleine mer ; quelquefois un bâtiment, chargé de toile, coquettement incliné sous le vent, passe devant nos yeux. Je le suis dans sa course jusqu'à ce que le sommet de ses mâts ait disparu dans les eaux.

La mer, d'un calme égal, voit tour à tour se lever le soleil, éclatant, jaillissant d'une montagne d'eau et se coucher le croissant, couleur de feu.

Cependant le ciel devenait plus ardent et un horizon de pourpre annonçait les rivages de l'Orient.

Le 17 octobre, à sept heures du matin, nous achevons notre voyage.

Alexandrie apparaît aux regards.

Un pilote arabe vint prendre la direction du navire; coiffé d'un fez rouge, autour duquel s'enroulait un turban jaune et blanc, vêtu d'une longue robe à larges manches, de couleur sombre, la taille serrée par une ceinture rouge, le teint basané, les yeux noirs et brillants, le nez légèrement épaté, les lèvres épaisses, et les pieds nus, tel m'apparut pour la première fois un habitant de l'Egypte.

Le port est garni par une multitude de navires de toutes formes, de tous pays. A l'ouest de la langue de terre qui sépare les deux ports, se dresse le phare, haut de 170 pieds et érigé en 1843. Les bâtiments de la douane, plus loin les minarets, les maisons aux toitures horizontales, des édifices construits à l'européenne, des palmiers au grêle feuillage se profilent sur la rive.

Les formalités ordinaires remplies, le navire est assailli par une foule d'Arabes qui invitent les voyageurs à descendre dans leurs embarcations. Je dis adieu à l'*Assyria* et je me fis débarquer sur le port.

Je fus reçu à terre par M. Marck, directeur de la police d'Alexandrie. M. Marck est originaire du canton de Fribourg, en Suisse ; aussi, en qualité de compatriote, son accueil fut fort cordial. Engagé comme garde dans l'ancien corps de police égyptienne, il a acquis par son énergie et ses seules capacités la position considérable qu'il occupait dans l'administration égyptienne.

M. le directeur m'offrit gracieusement de partager son diner, pendant lequel il voulut bien me faire la narration des terribles journées de juin, qui virent couler le sang des Européens habitant Alexandrie. Le 4 juin, dans l'après-midi, 350 Européens furent massacrés ! A cette époque, M. Marck était commandant de la garde, et je pus comprendre, malgré ses modestes réticences, que grâce à son courage et à quelques gardes qui lui restèrent fidèles ¹, il sauva la vie et les biens de nombre d'Européens.

1. Parmi les hommes de ce corps de police, les uns, Egyptiens, se rallièrent aux émeutiers, d'autres, Européens, abandonnèrent le service.

Après midi, je fus présenté au préfet d'Alexandrie, S. E. Osman-Bey. Sa réception fut aimable et courtoise. Ce personnage parlait fort bien la langue française et se montra constamment envers mes compatriotes en particulier d'une parfaite bienveillance.

Le préfet d'Alexandrie occupe un poste important ; administrateur de la police, il a sous sa dépendance immédiate tout le personnel civil et militaire, concourant au service intérieur et extérieur de la police.

La présentation officielle terminée, M. Marck me conduisit à la caserne de Ras-el-Tin, située au bord de la mer, dans laquelle était casernée la garde européenne, composée à cette époque d'environ 400 hommes.

Ce bâtiment, formant un rectangle, avec cour au milieu, se compose d'un seul étage, sur toute son étendue, terminé par une terrasse, selon la mode des constructions orientales.

Dans la cour de la caserne se promenaient les gardes, qui n'étaient pas de service, Italiens, Autrichiens, Suisses ; leurs costumes, quoique fort pittoresques chez quelques-uns, n'avaient rien de la tenue militaire. La coiffure seule était à l'ordonnance, tous portaient le tarbouche ou fez en laine rouge, agrémenté d'une houppe de fils de soie noire. C'est une coiffure démocratique

par excellence, car elle couvre la tête de l'homme du peuple le plus obscur, comme celle du vice-roi ; elle est également portée par l'armée et par les fonctionnaires civils.

Au milieu de la cour, des femmes arabes, dont les robes, de couleurs vives et bigarrées, étaient d'une propreté douteuse, lavaient le linge des gardes ; leurs enfants, demi-vêtus, se vautreient à leurs pieds dans la poussière et dans la boue.

Je visitai la salle d'arrêts, où trois hommes étaient aux fers. Dans une chambre servant de corps de garde, une dizaine de fusils Remington rouillés étaient accrochés au mur. Une sentinelle, l'arme au pied, en costume civil, montait la garde à l'entrée de la porte de la caserne.

Le service était sous la direction d'un brigadier italien, qui remplissait des fonctions de capitaine-commandant ; mais aucune compagnie n'était encore organisée et les hommes ni armés, ni équipés, accomplissaient un peu à leur fantaisie leurs devoirs de police.

Il n'existait aucun ordre journalier et le service des rapports paraissait complètement ignoré. Tout contrôle devenait donc impossible.

Je considérai avec étonnement cette caserne délabrée, où le matériel faisait tout à fait

défaut, et cette organisation plus que primitive. Mon étonnement ne devait pas être de longue durée, car, dans la suite, l'insouciance, l'incurie et la négligence qui présidèrent à la formation du corps de police ne me surprirent plus.

Je n'étais plus en Europe ; je dus faire connaissance avec le tempérament oriental et avec des étrangers plus besogneux qui exploitaient, comme une mine d'or, les faiblesses de l'Egypte déchue.

La journée touchait à sa fin. Préoccupé par un premier jour d'installation, je n'eus guère le loisir d'observer l'ancienne capitale de l'Egypte ; ses rues, ses bazars, ses édifices, sa population apparurent à mes yeux comme un paysage inconnu fuyant devant la portière d'un express.

Je m'installai tant bien que mal dans une chambre de la caserne de Ras-el-Tin, dont l'unique ameublement se composait d'un lit de fer. Malgré la chaleur, je fermai ma fenêtre pour ne pas être incommodé par ces affreux petits insectes qu'on nomme moustiques, et qui se plaisent à dévorer le voyageur imprudent qui vient troubler leur quiétude égyptienne.

Cependant la soirée était bien belle ; les douces et molles clartés de la lune blanchissaient ma chambre. Je m'endormis, rêvant à l'Orient et à ses nuits enchantées.

Le lendemain matin, je me levai de bonne heure, m'habillai rapidement et sortis curieux de visiter la ville que j'allais habiter.



II

*Alexandrie. — Quartier turc. — Quartier européen.
— Place des Consuls. — Quartier arabe. —
Population.*

Alexandrie est située sur la langue de terre qui sépare le lac Mariout de la Méditerranée, à 170 kilomètres du Caire.

Fondée par Alexandre-le-Grand, l'an 332 avant J.-C., ancienne capitale de l'Égypte sous les Ptolémées et sous les Romains, cette ville fut longtemps l'entrepôt du commerce de l'Orient et de l'Occident. Elle était célèbre par son école de philosophie et par sa fameuse bibliothèque qui réunissait toutes les connaissances de l'esprit humain. Elle avait cinq lieues de circonfé-

rence. De superbes palais, des temples, des cirques, des théâtres, des édifices de toute sorte s'élevaient dans ses murs. Elle possédait plus de 600,000 habitants.

Cette cité souffrit nombre de révolutions politiques et religieuses. Les Sarrazins, ou Arabes mahométans, qui envahirent l'Egypte au VII^{me} siècle, détruisirent la bibliothèque d'Alexandrie. Les Mamelouks, milice étrangère composée de jeunes esclaves, dominèrent dans l'Egypte depuis l'an 1250 jusqu'au commencement de ce siècle. L'anarchie et les guerres intestines réduisirent, en 1778, au chiffre de 7000 la population d'Alexandrie.

L'avènement au pouvoir du vice-roi Méhémet-Ali, qui fit massacrer, en 1811, les derniers Mamelouks, inaugura une ère nouvelle de prospérité. Ce prince donna à l'Egypte une meilleure administration et protégea les arts et les sciences.

Alexandrie redevint une importante place de commerce et sa population ne tarda pas à augmenter. En 1880 elle avait plus de 170,000 habitants, dont 60,000 Européens. Un chemin de fer la met en communication avec le Caire.

Prospère et heureuse, cette ville semblait à l'abri de nouvelles catastrophes, quand, tout-à-coup, une rixe sanglante amène le massacre

d'Européens. Arabi-Pacha lève le drapeau de l'insurrection et la flotte anglaise, par un bombardement terrible et vengeur, change en ruines fumantes l'infortunée cité. Le destin, lassé de représailles et de sang, abandonnera-t-il enfin à un avenir plus heureux l'antique cité des Ptolémées ? Il est permis d'en douter ; car l'importante position de cette place de commerce attirera toujours le regard du conquérant et la convoitise de l'aventurier.

Sur la presqu'île de Ras-el-Tin (cap des Figuiers) s'élèvent le palais du khédive et des édifices affectés au service de l'administration égyptienne.

Sur l'isthme qui relie Ras-el-Tin à la terre ferme est bâti le quartier turc.

Les rues irrégulières et étroites ne sont point pavées ; une poussière ou une boue épaisse en rendent la circulation désagréable. Quand il pleut, de petits ruisseaux roulent au milieu de ces rues, entraînant avec eux une fange noirâtre, des immondices et des détritits de toute espèce.

Les constructions sont d'aspect triste et misérable ; les portes basses, les fenêtres étroites et souvent grillées ; le premier étage avance parfois en saillie sur la partie du rez-de-chaussée. Le toit est recouvert par une terrasse horizontale, bordée d'un parapet.

L'extérieur de ces maisons n'est pas fait pour attirer les convoitises d'un rôdeur en quête de fortune. C'est peut-être dans ce but que les musulmans, prudents et prévoyants, affectent une pauvreté calculée dans la construction de leurs demeures.

L'intérieur de ces dernières, chez les gens aisés, possède cependant des richesses dont le passant ne peut point soupçonner l'existence. Dans le milieu d'une cour jaillissent les eaux d'une fontaine de marbre ; la flore orientale parfume l'air de senteurs balsamiques ; des salles, meublées de divans, recouverts de riches étoffes, offrent toute la splendeur du luxe oriental. Quelquefois des cadres, à fond d'or ou d'argent, sur lesquels sont inscrits en gros caractères arabes des maximes du Coran, embellissent les murs tapissés. Dans une partie spéciale de la maison, se trouve le *harem*, séjour des dames égyptiennes ; mais l'étranger ne peut y pénétrer, le maître seul y a ses entrées.

Dans les familles pauvres, la misère, dans sa hideuse nudité, habite le logis ; hommes, femmes et enfants sont assis ou dorment sur de simples nattes et souvent sur la terre ou sur la pierre.

L'aspect des rues est très animé. Une foule d'hommes et de femmes de toutes couleurs et de

tous costumes passent et repassent sous vos yeux. Je remarque le Cophte, dont la marche calme et fière rappelle le descendant des anciens Egyptiens, l'Arabe, le Juif, le Grec, le Syrien, le Turc, le Géorgien, le Circassien, l'Abyssin, des Nègres de toutes espèces, et parmi les Européens, le Français, l'Italien, l'Allemand, le Maltais, l'Anglais, etc. ; population cosmopolite, étrange, bigarrée qui se mêle, se coudoie, s'observe dans un profond silence.

Les femmes musulmanes, couvertes de longs voiles sombres, le visage caché sous un morceau d'étoffe noire ou blanche, à la démarche majestueuse, qui ne manque pas d'élégance, ne laissent apercevoir que l'éclat de leurs grands yeux noirs. Quelques femmes cependant ont le visage découvert ; le précepte du Coran qui ordonne de cacher aux regards cette partie du corps n'est pas très religieusement observé.

Les cris des marchands ambulants, vendant des oranges, des pastèques, des dattes, des bananes, les avertissements des cochers, assis sur le siège de leur voiture, conduisant fort habilement leurs petits cheveux arabes à travers la foule, font un singulier contraste avec l'allure calme et réservée des passants.

De nombreux bazars étalent sur leurs devantures, ouvertes au public, tous les pro-

duits de l'art, de l'industrie, du commerce et du sol.

Si vous désirez faire une emplette quelconque chez un marchand égyptien, offrez-lui le tiers du prix qu'il vous réclame ; soyez sans crainte, vous lui aurez payé, et encore au-delà, le prix de l'objet acheté.

C'est une petite expérience, soit dit en passant, que j'ai acquise à mes dépens.

Dans une des rues principales du quartier turc, qui conduit de Ras-el-Tin à la place des Consuls, où commence le quartier européen proprement dit, se trouvent la Préfecture et à peu près vis-à-vis la résidence du gouverneur d'Alexandrie.

Nous aurons l'occasion de conduire prochainement le lecteur dans la première de ces deux résidences gouvernementales.

Nous quittons la ville turque, dont les maisons n'ont pas eu à souffrir des boulets anglais, et nous débouchons sur la place des Consuls.

Cette place forme un rectangle d'environ 800 pas de long sur 150 de largeur. Un trottoir de forme ovale enserre le centre de la place, au milieu de laquelle se dresse la statue équestre de Méhémet-Ali.

Les maisons qui entouraient cette enceinte, bâties à la mode européenne, constructions spa-

cieuses et élégantes, n'offrent plus qu'un amas de décombres. Les divers consulats des Etats de l'Europe, qui étaient fixés dans cet endroit, ont vu brûler et s'écrouler les murs sur lesquels flottaient leurs pavillons. La vue de cette immense ruine m'a serré le cœur.

Sur la ligne du trottoir, s'élevait une suite de constructions en planches, occupées par des marchands de toutes espèces de produits.

Au fond de la place on remarque le palais du Tribunal, gardé par un peloton d'infanterie anglaise.

De la place des Consuls rayonnent plusieurs rues larges, de belle apparence, illuminées au gaz. Dans quelques-unes il ne reste guère que les trottoirs et la ligne des réverbères ; les édifices se sont effondrés sous les coups du bombardement.

A l'extrémité de ces rues commence le quartier arabe. Quelques constructions, de style turc, se font remarquer, mais la plupart des habitants vivent dans des espèces de cabanes, construites en bois. Tout y est d'une malpropreté repoussante. Une population sale, puante, couverte de guenilles, grouille dans la vermine.

Une particularité frappe le voyageur qui parcourt Alexandrie, c'est la quantité de fiacres qui circulent dans les rues. Les cochers sont tous

des indigènes qui ne connaissent guère que la langue arabe. Quelques-uns parlent italien ; je n'en ai connu qu'un seul qui sût quelques mots de français.

La langue arabe est évidemment la langue nationale et officielle. Cependant la langue italienne est très répandue ; elle vous fait presque comprendre de tout le monde. On la parle dans les bureaux de l'administration et du gouvernement.

Les restaurants, les cafés, les brasseries, les marchands de vins et de liqueurs ne faisaient pas défaut ; leur nombre était relativement considérable. Le café du Paradis, situé au bord de la mer, près de la place des Consuls, possédant une salle de dix-sept billards et un orchestre composé d'une vingtaine de dames viennoises, offrait à l'étranger quelques soirées agréables.

Mis en appétit par ma course matinale, je m'installai dans un restaurant grec. On me servit de l'agneau et des pâtisseries. Je savourai au dessert, en fumant des cigarettes turques, une petite tasse de véritable moka.

J'entrai ensuite chez un marchand de tarbouches ; j'en achetai un et m'en coiffai gravement. Je fus obligé de croire réellement que j'étais installé sur le sol égyptien.

Avisant un ânier, je lui fis signe de faire

avancer sa monture. J'enfourchai ce paisible coursier et je m'acheminai en trotinant vers la caserne de Ras-el-Tin, ma nouvelle demeure. M. le directeur devait m'y rejoindre dans l'après-midi, pour me communiquer les ordres de la Préfecture.

III

Service de la police. — Garde européenne ; son organisation. — La caserne de Moharem-Bey. — Le général et le colonel de la garde.

Le service de la police de la ville d'Alexandrie était fait par des sergents de ville européens, qui formaient dans leur ensemble, comme je l'ai dit, la garde européenne, et par un corps de sergents de ville égyptiens, fort d'environ 1000 hommes. Ce corps était régulièrement organisé en compagnies, armé, équipé et caserné ; il était sous les ordres d'un commandant indigène.

Des Turcs et des Albanais remplissaient aussi des fonctions de gardes de police. Il était fort

curieux de voir surtout les Albanais, vêtus de leur costume national, la ceinture garnie de longs couteaux à manche de corne, faire des patrouilles dans les rues d'Alexandrie. La physionomie de ces individus était plus propre à inspirer la défiance que la confiance.

Ensuite d'une rixe sanglante, qui éclata entre ces hommes et des gardes européens, le gouvernement eut l'heureuse idée de rapatrier ces enfants de l'Albanie.

Alexandrie possédait plusieurs postes ou commissariats de police, désignés sous le nom de *caracole*, et dont les chefs, fonctionnaires civils, avaient le titre de sous-inspecteur ou de délégué.

Chaque poste avait, dans un rayon déterminé, un certain nombre de rues et de places à surveiller et à garder.

Toutes les quatre heures, un peloton de gardes venait relever, dans chacun de ces postes, le peloton qui finissait son service. Les hommes relevés rentraient dans leurs casernes respectives et avaient quatre heures de repos. Ensuite le service reprenait son tour de rotation.

Le chef du poste plaçait les gardes deux à deux dans les différentes rues qui faisaient partie de son rayon de surveillance ; les hommes se promenaient dans le parcours déterminé, veillant à la sécurité publique.

Quand un individu était surpris commettant un délit, les gardes le conduisaient au poste, où il était écroué jusqu'à nouvel ordre. La plupart de ces délinquants étaient ensuite dirigés sur la Préfecture de police, où ils étaient jugés sommairement par le préfet ou renvoyés devant le tribunal compétent, selon la nature du délit.

Les Européens, qui étaient sous la protection d'un consulat, ne pouvaient être jugés que par les tribunaux consulaires.

On détachait aussi des gardes sur des points désignés de la ville, aux portes, à la marine ; un piquet de sergents de ville surveillait la prison arabe, située près de la gare du Caire, où étaient prisonniers des officiers et des magistrats partisans d'Arabi-Pacha. Trois de ces malheureux, accompagnés de l'ancien préfet d'Alexandrie, furent pendus derrière la caserne de Moharem-Bey, au mois de janvier 1883.

On voit que ce service de police n'exigeait pas une grande dépense de forces, mais seulement de la régularité et un peu d'esprit d'observation.

Le 22 octobre 1882, je reçus le commandement provisoire de la garde européenne.

Les lettres qui me nommaient à ces fonctions me donnaient les bases sur lesquelles je devais procéder à l'organisation de ce corps, dont l'effectif augmentait chaque jour. Les gardes

devaient être répartis en compagnies de 100 hommes, comprenant les éléments d'une même nationalité.

Je divisai la garde en six compagnies, régulièrement encadrées. J'établis un ordre journalier et un service de rondes. Les officiers, chargés de ce dernier service, devaient s'assurer si les gardes exécutaient leurs consignes.

Ce contrôle était devenu fort nécessaire. Car il était aisé de voir que ces hommes qui, à leur entrée dans ce corps de police, n'avaient reçu ni instruction préalable sur le service qu'ils étaient appelés à faire, ni armement, ni équipement, qui ne se croyaient pas soumis à une discipline militaire, avaient pris des habitudes de relâchement dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Cette absence d'organisation première fut la pierre d'achoppement contre laquelle vinrent se heurter tous les efforts tentés pour donner à la garde une véritable allure militaire.

M. le comte Della Sala-Pacha fut nommé général de la garde. M. le directeur Marck, sous ses ordres, s'occupait toujours du corps de police.

A Ras-el-Tin, l'effectif de la troupe avait atteint son plus haut chiffre et les hommes, trop serrés dans leurs chambrées, ne pouvaient plus y vivre d'une manière tolérable.

La caserne de Moharem-Bey, près de la gare du Caire, et à quelque pas du fort Napoléon, venait d'être évacuée par la troupe anglaise. M. le directeur me la proposa pour y caserner les gardes suisses ; j'acceptai avec empressement et la fis immédiatement occuper par une compagnie. Quelques jours après les Suisses quittaient Ras-el-Tin et s'installaient à Moharem-Bey. J'y rejoignis mes compatriotes. Je quittai Ras-el-Tin au commencement du mois de novembre 1882.

Malgré la dislocation de la garde, le service ordinaire s'accomplissait régulièrement ; mais une chose avançait bien lentement : l'équipement des hommes.

Les compagnies ne purent jamais être correctement habillées ; les uniformes que le gouvernement avait commandés, je crois, en Autriche, arrivaient à Alexandrie par envois insignifiants.

Cette tenue consistait en une tunique, couleur marron foncé, col, passepoil et revers de manche rouge, un rang de boutons, métal jaune, portant le croissant et l'étoile ; pantalon bleu foncé, avec passepoil rouge ; ceinturon de cuir, portant le yatagan du fusil Remington, qui était l'arme adoptée pour la garde ; veston et pantalon en toile, et manteau avec capuchon, en drap noir. La garde indigène avait le même uniforme.

Les officiers étaient armés du sabre, de forme autrichienne, ceinturon et dragonne en or, ornée des initiales du khédive, T. P. (Tewfik-Pacha). Comme marques distinctives des grades, le commandant avait trois galons en or, dessinés en forme de trèfle sur les manches de la tunique, le capitaine trois, deux en or, un en argent, le lieutenant deux en or et le sous-lieutenant un seul. Le passepoil du pantalon était remplacé, chez les officiers, par une bande de pourpre, large de deux doigts. Le brigadier se distinguait par un galon d'argent, placé sur le revers de la manche ; le vice-brigadier portait ce galon plus étroit.

La compagnie avait pour effectif : un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, deux brigadiers, six ou huit sous-brigadiers, un fourrier, et une centaine d'hommes. — C'était l'effectif ordinaire des compagnies suisses, quand elles furent casernées à Moharem-Bey. Pour arriver à cette simple organisation, combien d'états nominatifs n'ont-ils pas été discutés et changés !

L'armement ne fut jamais complété. La garde ne possédait qu'un petit nombre de fusils, dont on ne fit usage que dans quelques cas de troubles qui eurent lieu à Alexandrie. Les hommes de la garde de police de la caserne étaient seuls armés du fusil ; les autres ne portaient que le yatagan.

Depuis le départ des Suisses de Ras-el-Tin, la garde européenne n'eut plus une vie commune.

Les Italiens et les Autrichiens, dont les compagnies étaient organisées sur le même pied que les nôtres, essayèrent de leur côté d'améliorer leur sort ; je sais qu'ils y réussirent.

Quelque temps après mon arrivée à Moharem-Bey, j'écrivis à M. le directeur de bien vouloir me relever de mon commandement provisoire ; n'ayant ni le grade ni les avantages d'un commandant effectif, je n'en avais que la lourde responsabilité. Je pris ensuite le commandement de la première compagnie des gardes suisses, qui étaient formés en quatre compagnies.

La vie de ces derniers devint plus intime et, si je puis m'exprimer ainsi, plus suisse. Les salles de la nouvelle caserne étaient assez vastes pour que les hommes pussent y vivre d'une manière presque supportable. La literie cependant laissait beaucoup à désirer ; les gardes dormaient sur des paillasses et des matelas d'un âge beaucoup trop respectable. M. le directeur m'avait bien assuré que le gouvernement avait commandé en Europe 600 lits de fer ; mais les jours se passaient et les lits ne venaient pas.

Cependant M. Portier nous avait envoyé encore deux détachements ; avec le dernier arriva

M. Pierre Bauer, de Genève, qui prit le commandement des compagnies suisses. M. le commandant Bauer, homme affable et sympathique, sut acquérir l'estime de ses compatriotes.

M. le comte Della Sala-Pacha, d'origine italienne, était, comme je l'ai dit, général de la garde. Cet officier supérieur, qui avait été chargé de l'organisation de la police et de la gendarmerie égyptiennes, ne put, je crois, que remplir une faible partie de son programme. Eut-il à lutter contre la force d'inertie orientale ou contre d'autres éléments ? Je l'ignore.

M. Mœkeln-Bey, ex-officier de cavalerie autrichienne, remplissait les fonctions de colonel de la garde.

A la nomination de cet officier à la charge de colonel, M. le directeur Marck abandonna toute relation avec le corps de police militaire.

Il avait espéré un instant, sur la promesse d'un général, obtenir ce commandement. Mais M. Mœkeln-Bey, plus heureux, l'emporta sur l'ancien commandant des gardes, qui s'était distingué par sa bravoure et son énergie dans les sanglantes journées de juin.

Les Suisses subirent, sans peut-être s'en douter, le contre-coup de l'espèce de disgrâce dans laquelle tombait M. Marck. D'un autre côté, Ras-el-Tin fut l'objet des faveurs du nouveau colonel;

les promotions et les avancements s'y succéderaient rapidement.

Il n'y a dans ce fait rien qui soit contraire aux tendances de l'appétit humain. En effet, sur un sol étranger, et particulièrement en Egypte, on aime à être entouré de compatriotes dévoués et sûrs. Aussi longtemps que les Suisses furent sous les ordres du directeur de la police, ils purent être assurés d'une protection bienveillante, mais toujours impartiale ; cette protection ayant disparu, les Italiens et les Autrichiens devaient naturellement retirer un bénéfice à leur tour du nouvel ordre de choses.

Pendant que ces petites révolutions intérieures s'accomplissaient, les sergents de ville continuaient paisiblement à faire leurs patrouilles dans les rues, les carrefours et sur les places de l'ancienne capitale de l'Egypte.

Devant la caserne de Moharem-Bey s'étendait, en forme de triangle, un jardin avec kiosque et rafraîchissements. Les officiers suisses, installés sous ces ombrages, y fumaient mélancoliquement le narguilé, en dégustant le moka.

A midi, dans une salle de la caserne, les officiers prenaient le diner en commun. C'était une des meilleures heures de la journée : — on causait de la patrie absente.

Après midi, pour vivre à la manière orientale,

une sieste est de rigueur ; souvent elle se prolonge jusqu'à quatre heures. Ensuite l'on fait une promenade en ville ou dans ses environs. On visite, par exemple, les magnifiques jardins de Moharem-Bey, résidence et palais du vice-roi, dont l'entrée est ouverte au promeneur. A l'approche de la nuit, on entre dans un restaurant quelconque faire le repas du soir. Vous pouvez à votre guise goûter la cuisine française, italienne, grecque ou égyptienne.

Après avoir pris le café et fumé quelques cigarettes, il est de bon ton d'aller au Paradis y passer une ou deux heures. Nous y entendrons quelques morceaux de musique d'opéra assez bien exécutés par l'orchestre des charmantes dames viennoises. Ce café du Paradis n'a pas complètement usurpé son nom ; je ne sais si c'est l'attrait de la mélodie des instruments ou des charmes des musiciennes, mais il est plus de onze heures et je reste cloué sur ma chaise. Il est cependant le moment de regagner son logement.

Je m'achemine paisiblement vers ma demeure, rencontrant sur mon passage de silencieux sergents de ville, qui veillent consciencieusement à la tranquillité et à la sécurité de la ville.

IV

Visite d'un commandant arabe. — La Préfecture de police. — S. E. Osman-Bey. — Le supplice. — Une jolie Egyptienne. — Service intérieur.

Pendant mon séjour à Ras-el-Tin, où je travaillais à l'organisation provisoire de la garde européenne, je fus honoré de la visite du commandant de la garde égyptienne.

Monté sur un superbe cheval blanc, à la tête de sa troupe, marchant en colonne par files et précédée de quatre clairons qui sonnaient une marche militaire khédiviale, le chef arabe fit une entrée bruyante dans la paisible caserne de Ras-el-Tin.

Il forma ses hommes en cercle au milieu de la cour, puis il leur adressa, en langue arabe, une véhémence harangue ; pendant ce temps les clairons faisaient éclater avec une nouvelle ardeur les sons perçants de leur cuivre.

Ayant achevé son allocution, le commandant plongea ses deux mains dans ses poches et les retira pleines de menue monnaie qu'il jeta au milieu de sa garde ; les Arabes se ruèrent sur les piastres égyptiennes. Les clairons mêmes interrompirent immédiatement leur sonnerie et se hâtèrent d'arracher leur part de ce *bakchich* ¹.

Pendant ce temps le chef arabe, au triple galop de son cheval, disparaissait de la cour de la caserne au milieu d'un nuage de poussière.

Après la curée, les Arabes s'éloignèrent à leur tour.

J'entendis de nouveau dans le lointain les accents de la marche khédiviale.

Les hommes de Ras-el-Tin avaient considéré avec étonnement la représentation de cette *fantasia* orientale.

Quelques jours après, le préfet d'Alexandrie, accompagné du directeur de la police et de l'inspecteur, M. Abdallah, vint passer la revue de la

1. *Bakchich*, compliment, pourboire, bonne-main.

garde européenne. Je pus lui présenter les sergents de ville divisés en six compagnies, formées selon les prescriptions de l'office du 22 octobre précité. Il parut satisfait de la marche du service et de ce commencement d'organisation.

A cette époque, les obligations du service demandaient ma présence à la Préfecture, pour y recevoir la communication de divers ordres de la part du préfet et du directeur de la police.

La maison de la Préfecture est située, comme je l'ai dit, dans une des rues principales qui se dirigent de Ras-el-Tin à la place des Consuls.

Elle comprend un rez-de-chaussée et deux étages. Un garde arabe, l'arme au pied, veille à la porte d'entrée ; un grand vestibule occupe cette partie du rez-de-chaussée ; il sert de corps de garde au peloton de service ¹.

Au fond, vis-à-vis de l'entrée, se trouve une salle d'arrêts, dont la porte haute et large, est fermée par d'épais treillis de bois, à travers lesquels on aperçoit les visages basanés et les grands yeux noirs des malheureux qui attendent le supplice.

Un escalier assez large, bordé par une barrière de bois, conduit au premier étage où se trouvent les bureaux de la Préfecture.

1. Le service de la Préfecture était fait par les hommes de la garde égyptienne.

La première salle, dont l'entrée est fermée par une portière de damas vert, est la résidence ordinaire du préfet ; elle communique avec un petit salon plus richement disposé que la première pièce. Cette dernière, spacieuse, aux murs élevés, est garnie d'un large divan ; le sol est recouvert de dalles. Elle reçoit la lumière de hautes fenêtres s'ouvrant sur la rue.

L'aspect de cette salle est triste et froid.

Le second étage, construit à peu près sur les mêmes dispositions que le premier, possède les bureaux du directeur de la police.

La deuxième fois que je me présentai à la Préfecture, je dus assister, malgré moi, au supplice de la bastonnade, infligé à trois malheureux Arabes. Dans la suite, je fus encore obligé de supporter plusieurs fois la vue de ce barbare spectacle.

J'hésite devant la description de ces tourments qui nous rappellent, à nous Européens, les plus sombres jours du moyen-âge.

Mais je crois cependant qu'il est nécessaire de faire part au lecteur des faits les plus saillants, qui ont attiré mon attention, pendant mon séjour à Alexandrie ; qu'il veuille donc, pour un instant, surmonter sa répugnance et me suivre dans la chambre de torture.

S. E. Osman-Bey est assis sur le divan de la

salle dont je viens de parler, les jambes croisées à la manière orientale.

Il est vêtu d'une redingote noire, à petit collet montant, c'est la *strambouline* ou habit officiel, d'un gilet blanc et d'un pantalon en drap noir ; une cravate en soie noire est nouée devant le col droit de la chemise.

La tête est couverte du tarbouche. Le visage d'une légère teinte olivâtre est encadré par un collier de barbe noire, peu fournie ; le nez est fort, la lèvre épaisse, les yeux sont noirs et bien fendus. Un certain embonpoint recouvre le corps bien charpenté aux proportions au-dessus de la moyenne. Lorsque ce magistrat sourit, un air de bienveillance se répand sur sa physionomie, mais quand le sourire disparaît, le regard devient froid et fixe.

Devant lui, assis auprès d'une petite table, recouverte d'un tapis vert, un secrétaire s'apprête à écrire.

Il est deux heures. Je m'avance vers le préfet qui me salue de la main et m'invite à m'asseoir à ses côtés.

Un nègre, revêtu d'une longue robe blanche, la tête enfouie sous un énorme turban jaune, portant aux bras et aux pieds des anneaux d'argent, me présente une petite tasse de café et des cigarettes.

Pendant que je savoure le moka, le noir demeure debout devant moi, la main gauche placée sur la poitrine ; je lui remets ma tasse et il s'éloigne.

Quelques minutes après, trois Arabes, conduits par deux gardes, sont amenés devant le préfet.

Ces hommes devaient appartenir à la classe la plus pauvre du peuple ; les pieds nus, couverts de robes d'une couleur passée et tombant en loques, les mains agitées par un tremblement convulsif, les yeux hagards, ces malheureux qui connaissaient le sort qui les attendait, écoutaient dans un morne silence les paroles que le préfet leur adressait en langue arabe.

Ce dernier les interrogea l'un après l'autre ; ils répondaient avec une fiévreuse vivacité. Le magistrat ajouta encore quelques mots et deux de ces individus furent entraînés hors de la salle.

Cinq hommes entrèrent ; c'était l'escouade des exécuteurs de la justice. La mine patibulaire de ces tourmenteurs était saisissante.

Quatre de ces hommes saisirent l'Arabe qui devait le premier subir le supplice ; le pauvre diable, dans la tentative d'un dernier espoir, jeta au préfet un regard égaré par la frayeur et dont la navrante éloquence demandait grâce ; mais le visage du magistrat demeurait froid et impassible.

Aussitôt le patient fut étendu sur la dalle, la poitrine sur la pierre ; deux hommes le maintenaient dans cette posture.

Deux autres lui relevèrent les jambes de manière à ce que les plantes des pieds prissent une position horizontale ; une corde fixée aux deux bouts d'un bâton fut passée autour des pieds pour les contraindre à l'immobilité. Deux hommes tenaient d'une main l'extrémité du bâton et contenaient de l'autre la jambe du malheureux.

Le cinquième exécuteur, qui jusqu'à cet instant était demeuré à l'écart, s'avance, tenant à la main une espèce de tortis tressé de fines cordelettes à boyaux.

La figure de cet homme est particulièrement frappante ; le teint jaune et basané, le front bas et déprimé, l'œil rond, au regard fixe et sans éclat, accentuant fortement la courbure des sourcils noirs et épais, le menton imberbe fuyant sous une lèvre lippue, les lignes creusées et plissées des traits, donnent à l'ensemble de cette physionomie un air de farouche et de bestiale stupidité.

C'était le type du bourreau dans sa plus laide expression.

L'exécuteur avait levé la main et l'instrument de supplice frappait tour à tour, avec la régula-

rité d'une cadence désespérante, les pieds de l'Arabe.

Au quatrième coup le patient jeta un cri de douleur, et, après chaque nouvelle flagellation, ce cri se répétait.

Les plaintes du malheureux se changèrent bientôt en hurlements ; sa chair frémissant, palpitant sous les coups du bourreau, se marbrait de rouges sillons.

Silencieux à ma place, mâchant machinalement le tabac de ma cigarette éteinte, je ne pus m'empêcher de frissonner en présence de ce spectacle.

Je me crus un moment sous l'effet d'un horrible cauchemar. Les figures impassibles du magistrat, du secrétaire et des exécuteurs me parurent frappés d'une sinistre inanimation, au milieu de cette grande salle sévère et froide ; mais le bruit sourd des coups et les hurlements, que la souffrance arrachait au patient, me rappelèrent à la triste réalité.

Cependant le supplice avait cessé.

L'Arabe, debout, plus pâle sous son teint basané, le corps secoué par un tremblement fébrile, dut s'incliner devant le préfet.

Soutenu par un garde, car il ne pouvait à peine se tenir sur ses pieds meurtris et saignants, il sortit de cette salle de torture, étouffant encore des plaintes de douleur.

Ce malheureux, pris en contravention de police, avait reçu cinquante coups de bastonnade.

Les deux autres Arabes souffrirent ensuite à leur tour le même supplice.

Enfin les cris de ces infortunés avaient cessé de retentir. Il était plus de trois heures.

S. E. Osman-Bey se tourna vers moi et, avec sa bienveillance ordinaire, il voulut bien me communiquer ses ordres concernant la marche du service de police.

Je le saluai et me hâtai de quitter ces lieux, où je venais de voir se renouveler l'application d'une jurisprudence d'un autre âge.

Devant mettre à exécution les ordres que je venais de recevoir, je me dirigeai dans la direction de Ras-el-Tin.

Chemin faisant, et toujours obsédé par la vision de la sinistre salle de la Préfecture, je me demandais si ces exécutions sommaires et barbares, prescrites par les lois de l'Egypte, et qui n'ont pas pour les magistrats et pour les habitants de ce pays le privilège de la nouveauté, étaient réellement indispensables pour maintenir le peuple égyptien dans le devoir et dans l'observation des prescriptions civiles et religieuses.

Des hommes autorisés m'avaient affirmé que

ces moyens de répression étaient de toute nécessité.

— Voyez, me disaient-ils, les indigènes livrés librement à leurs instincts et à leurs passions : les jours lugubres de juin ont été les témoins de leurs excès et de leur férocité ; non, ce peuple n'est pas encore assez civilisé pour pouvoir jouir d'une législation plus douce.

Cette réponse m'a toujours surpris et, malgré la gravité de l'entretien, n'a pas manqué que de me faire sourire. Singulier pays, me disais-je en moi-même, où l'on prétend civiliser les gens à coups de corde !

Pour émettre une opinion valable sur une question si importante, dont la discussion du reste ne rentre pas dans le cadre de cette brochure, il faudrait posséder une connaissance suffisante des lois civiles et religieuses, des mœurs, des usages et des caractères des différents habitants de l'Egypte.

Cependant qu'on me permette une simple observation.

Il est avéré que la civilisation de l'Egypte actuelle laisse fort à désirer ; mais pour parvenir à étendre cette civilisation et à en augmenter les bienfaits, la prescription des peines corporelles, comme on en fait actuellement l'application, constitue-t-elle un élément de progrès

capable d'adoucir et de policer l'esprit et les mœurs du peuple égyptien ?—Jene le crois pas.

J'allais atteindre l'extrémité de la rue, lorsqu'une femme arabe s'approcha de moi, la main tendue, murmurant quelques mots que je ne pouvais comprendre ; elle demandait sans doute la charité.

Je m'arrêtai et, en mettant la main au gousset, je fus frappé de la tournure de cette personne. Je m'étonnai qu'elle implorât le secours des passants, car son extérieur n'annonçait pas la misère.

La robe, le long voile, couvrant la tête et retombant jusqu'aux pieds, l'étoffe qui cachait le visage, étaient d'une blancheur et d'une propreté parfaites, ce qui est fort rare chez les femmes du peuple.

Le teint légèrement basané indiquait qu'elle était née dans la Basse-Egypte. Sous de longs cils bien dessinés, étincelaient de grands yeux noirs veloutés. La main, aux ongles teints en rouge, était petite et potelée. Le pied nu était remarquable par sa finesse. Aux bras et aux pieds brillaient des bracelets de métal blanc. Un buste et une poitrine, auxquels les artifices du corset étaient inconnus, laissaient deviner, sous la légère étoffe qui les recouvrait, la richesse et l'élégante pureté de leurs formes.

Jeune et d'une taille moyenne, cette femme réunissait dans sa personne tous les charmes de la race égyptienne.

Je lui donnai une pièce de monnaie. Elle parut me remercier d'une voix dont je remarquai la douceur, puis elle s'éloigna.

Je la suivis un moment des yeux, admirant sa démarche à la fois souple et majestueuse.

Quelques minutes après, au premier détour de la rue, la robe blanche disparut.

Je repassai souvent dans ce même endroit, mais je ne revis plus mon inconnue.

Entré dans la caserne de Ras-el-Tin, je m'assis à mon bureau et, en compagnie de mon secrétaire, je m'occupai de la confection des états nominatifs et de situation du service de la garde.

Chaque jour des officiers et des sergents de ville étaient incorporés. Après chaque augmentation un peu forte, je recevais de nouveaux ordres, souvent contradictoires, concernant l'établissement et l'encadrement de l'effectif et la répartition du service.

Ce travail, qui me rappelait la toile de Pénélope, était ma bête noire.

Les fourriers de Ras-el-Tin, qui étaient chargés de relever, de copier, de recopier ces rôles, doivent en conserver la mémoire.

Chaque matin, avant onze heures, je faisais

transmettre au directeur, avec lequel je correspondais directement, l'état de situation du service de police des vingt-quatre heures écoulées, accompagné de rapports divers, concernant des demandes et des réclamations.

Ces dernières, à quelques exceptions près, comprenaient presque toujours l'équipement, qui ne fut jamais au complet, — quant à l'armement il est inutile d'en parler, — l'ameublement et la literie des chambrées et les réparations urgentes à faire aux bâtiments de la caserne ; choses de première nécessité et qui ont toujours laissé fort à désirer.

La solde, qui devait être payée à la fin de chaque mois, fut toujours également en retard d'une manière remarquable.

Je sais que M. Marck s'occupa avec beaucoup de sollicitude de l'objet de ces justes réclamations ; mais, hélas ! il ne pouvait pas donner ce qu'il n'avait pas.

Par contre on exigeait de la part de la garde une rigoureuse ponctualité dans l'exécution du service. Les arrêts, la retenue de solde et le rapatriement punissaient les infractions au service.

Les hommes étaient tenus de prendre leurs repas à la caserne où une cantine avait été établie. Ils devaient naturellement coucher au quartier.

Les officiers avaient la faculté d'avoir leur logement en ville.

Des chevaux étaient à la disposition de ces derniers pour les services de rondes et de surveillance, qui exigeaient un long parcours à travers les différents postes de police d'Alexandrie.

Je quittai Ras-el-Tin, comme je l'ai dit, au commencement du mois de novembre, et pris, avec les Suisses, possession de la caserne de Moharem-Bey.

V

M. le docteur V. — Mœurs égyptiennes.

Je fis la connaissance, à Alexandrie, d'un docteur en médecine égyptien, M. V., qui avait fait ses études en France. Il avait conservé pour ce pays, où il avait passé une partie de sa jeunesse, un profond attachement et il aimait, dans le tête-à-tête, causer de cette contrée aimée.

Un soir de décembre, vers les six heures, me trouvant sur le trottoir de la place des Consuls d'où je regardais défiler, sur la chaussée, un bataillon d'infanterie anglaise, il vint à moi et me prenant le bras :

— Je veux, fit-il en souriant, vous faire une surprise.

Et comme je semblais l'interroger du regard, il ajouta :

— Je vous invite ce soir à dîner.

— C'est une agréable surprise, répondis-je, et elle vient à point. Comme je me sens dans l'estomac un creux immense et un pressant besoin de combler ce vide, je puis vous assurer que vous aurez en moi un convive qui fera honneur au menu. Dans quel restaurant allons-nous faire ce festin ?

— Nous n'allons pas au restaurant, dit-il.

— Mais où allons-nous ? repartis-je.

— Chez moi.

A cette réponse mon étonnement dut se peindre sur mon visage ; c'était la première fois, sur le sol de l'Orient, qu'un musulman m'invitait à aller chez lui partager son repas.

Je savais que les observateurs du Coran n'avaient pas l'usage de prodiguer aux chrétiens l'entrée de leurs habitations.

— Voilà la surprise, dit en riant le docteur. Acceptez-vous ?

— Certainement, répliquai-je, et avec enthousiasme.

Nous nous dirigeâmes aussitôt vers le quartier turc, dans lequel se trouvait la demeure de mon amphytrion.

Après avoir traversé plusieurs rues, dont les

bazars commençaient à se fermer, je me trouvai devant la maison de M. V.

Construite, comme ses voisines, sur le style oriental, cette dernière présentait une façade droite, d'une structure correcte. La porte d'entrée, assise sur un petit perron, et les fenêtres de deux étages, étaient d'une hauteur et d'une largeur convenables. Au-dessous de celles-ci, des ouvertures, plus petites et de forme carrée, étaient percées à cinq ou six pieds du sol ; elles éclairaient une partie des appartements du rez-de-chaussée.

Le docteur ouvrit la porte avec une petite clef et la referma ensuite soigneusement derrière lui.

Dans la pénombre du vestibule, je crus apercevoir, sous un turban blanc, de grands yeux fixés sur moi ; c'était en effet le *boab*, serviteur chargé de surveiller constamment l'entrée de la demeure de ses maîtres ; la nuit, il se couche derrière la porte.

On m'introduisit dans une salle du rez-de-chaussée.

— C'est ici, me dit M. V., que je reçois mes amis.

Il me conduisit près du divan, sur lequel je m'assis, et lui-même prit place à mes côtés à la mode orientale.

Ce divan, recouvert d'une étoffe de soie jaune, damassée, représentant des fleurs et des oiseaux, garnissait entièrement la pièce, ornée d'une tenture vert pâle à dessins capricieux. Sur le sol était posé un épais tapis, étouffant le bruit des pas. Le plafond était blanchi à la chaux.

Deux petites fenêtres, très élevées, dont les rideaux tamisaient le trop vif éclat des rayons du soleil, laissaient entrer une douce et discrète clarté.

Dans l'embrasure de la porte tombaient deux portières, d'une étoffe de couleur feu, retenues par des cordons de soie. Derrière l'ouverture qu'elles laissaient au milieu d'elles, se dessinait le profil d'un nègre, portant le turban et la *galabir*¹ blanche.

Il se tenait prêt à exécuter, au moindre geste, les volontés du maître. Il savait même prévenir ses désirs.

Les serviteurs des maisons musulmanes accomplissent, comme des machines perfectionnées, les fonctions de leur service domestique. Ils sont formés dès leur enfance, et à l'aide des peines corporelles, à cette obéissance passive et muette.

En Europe les choses ne se passent pas tout à

1. *Galabir*, espèce de longue chemise sans col, ni manchettes; c'est le vêtement ordinaire des gens du peuple.

fait de la même manière ; on y voit, au contraire, quelquefois les serviteurs occuper la place des maîtres bénévoles.

M. V. était vêtu à l'européenne, mais coiffé de l'inévitable tarbouche.

Ses traits étaient beaux et réguliers et quand il souriait, et cela lui arrivait fréquemment, il laissait voir de fort jolies dents, dont la blancheur contrastait avec la teinte un peu foncée du visage, qui était orné d'une moustache noire à pointes tombantes. Il avait environ vingt-six ans ; mais il paraissait plus âgé.

En Egypte, où les femmes sont nubiles à dix ans, la population dépasse rapidement les limites de la jeunesse pour arriver à une vieillesse précoce.

Cependant le nègre avait déposé sur une espèce de petit guéridon, qu'il avait placé devant nous, un plat de viande coupée en petits morceaux, arrosée d'une sauce qui paraissait succulente.

Des pains, de forme ronde et plate, et une cruche de grès, au col allongé, contenant de l'eau, complétaient le premier service.

Le docteur allongea la main dans le plat et prit de la viande.

J'imitai bravement son exemple et me mis à manger.

On sait que les musulmans n'emploient, dans leur repas, ni couteau, ni cuillère, ni fourchette; aussi, forcé de me passer de ces ustensiles, je dus faire usage de mes doigts. On sait également que le vin leur est interdit.

On nous avait servi de l'agneau et je trouvais ce mets délicieusement préparé.

Nous rompons le pain, dont la pâte me parut peu cuite, et buvions à même tour à tour à la cruche.

Pendant le repas, M. V. demeurait silencieux. Je respectai sa gravité et me contentai de trouver excellente la cuisine orientale.

Quand nous eûmes fait largement honneur à ce plat, le serviteur noir s'approcha avec une aiguière. Je n'eus besoin que de tendre les deux bras en avant et, après quelques secondes, avec une dextérité surprenante, le nègre m'eut bientôt lavé et essuyé les deux mains.

Cette opération se renouvelait après chaque service.

On présenta des viandes de diverses espèces et des concombres en salade.

Un seul plat me causa quelque embarras ; c'était de la volaille.

Après avoir dévoré à belles dents les chairs blanches, dorées et appétissantes de la cuisse d'un dindon quelconque, je ne savais que faire

de l'os que je tenais à la main. Je ne pouvais le déposer sur le guéridon, le plateau, qui contenait la nourriture, couvrait entièrement ce petit meuble, et je n'osais le laisser tomber sur le tapis. Dans mon anxiété, j'eus un instant l'intention de le faire disparaître dans une de mes poches.

Heureusement le docteur vint me tirer de mon embarrassante situation.

Comme il achevait également de mettre à nu un membre de l'exquise volaille, et comme il avait, je crois, remarqué mon air gêné, il se hâta de jeter au fond de la salle le débris qui lui restait à la main ; copiant avec empressement ce mouvement, j'envoyai mon os rejoindre celui de mon amphytrion.

Depuis le commencement du repas, la chambre était éclairée par un flambeau posé sur un meuble, semblable à celui sur lequel étaient servis les mets.

Au dessert, le noir nous présenta, dans une petite assiette, une sorte de compote de couleur brunâtre.

— C'est une confiture faite de feuilles de roses et préparée par ma mère, me dit M. V.

C'étaient les premières paroles qu'il prononçait depuis que nous avions commencé à dîner.

Ce brave docteur était concis dans ses expressions ; il parlait peu, mais il parlait bien.

A l'ouïe de cette annonce, je n'hésitai pas à plonger les doigts dans la dite confiture et certes je n'eus pas lieu de m'en repentir.

Cueillez, aux premiers rayons du jour, une rose, dont les feuilles à peine écloses sont encore humides des baisers de la nuit, et respirez-en les mille parfums subtils et délicats ; telle était la saveur de cette chose délicieuse, à laquelle le docteur donnait, me semblait-il, le nom trop prosaïque de confiture.

Ce festin fut terminé par la dégustation de quelques tasses de café, véritable nectar, comme on sait le faire dans cette contrée de l'Orient.

L'usage de cette boisson est fort répandu, et l'on peut en renouveler la consommation jusqu'à une douzaine de fois par jour, sans être incommodé.

L'habitant d'Alexandrie, qui conserve la tradition de l'hospitalité arabe, accueille un étranger, un ami ou un parent par la présentation invariable du café.

Quand nous eûmes fumé la chibouque, avec tout le recueillement et toute la gravité que comporte cette opération, habituelle à la fin d'un repas turc bien conditionné, nous nous levâmes de notre siège.

— Je vous présenterais avec beaucoup de plaisir à ma mère et à mes sœurs, dit M. V. ; mais nous ne sommes malheureusement pas en Europe et vous devez connaître une partie des usages de notre religion.

On voit, dans ces paroles, que l'ancien étudiant des universités de France regrettait toujours ce pays qu'il avait habité.

Quant à moi, je maudissais tout bas les prescriptions du Coran, qui ordonnaient à la plus belle moitié de la population musulmane de se cacher aux regards de ses admirateurs.

Le dîner avait duré plus d'une heure et demie.

Le docteur m'accompagna jusqu'à la place des Consuls et me souhaita le bonsoir.

Il était près de neuf heures ; une certaine humidité régnait dans l'atmosphère.

Malgré la chaleur du jour, les nuits de décembre, à Alexandrie, sont d'une fraîcheur particulière.

Je me dirigeai du côté de ma demeure, située à quelques pas de la place des Consuls, enchanté de l'aimable réception du docteur égyptien.

M. V., d'une famille distinguée d'Alexandrie, possédait les mœurs et l'esprit de la société au milieu de laquelle il vivait.

Dans les classes élevées, l'Egyptien conserve

un caractère empreint d'une certaine fierté et d'une certaine noblesse.

Son accueil est affectueux et son hospitalité sincère et large. Il aime à s'instruire et il recherche volontiers le concours de l'étranger pour l'administration de ses affaires.

Ce concours ne lui a jamais fait défaut ; — bien loin de là, il est aujourd'hui plus empressé que ne le désire peut-être l'habitant de l'Egypte.

Maints voyageurs ont détaillé, dans des pages délicieuses, les charmes des dames égyptiennes. Le teint de leur visage, l'éclat de leurs yeux noirs, leurs dents incomparables, la beauté et la profusion de leur chevelure, la finesse de leur main et de leur pied, leur gorge remarquable, l'élégance de leurs formes, la majesté de leurs poses, leur gracieuse coquetterie, le doux timbre de leur voix, tous les attraits de ces femmes séduisantes ont été chantés par les poètes amoureux de l'Orient.

Ces belles musulmanes languissantes et rêveuses, étendues sur de moelleux sofas, dans des salons embaumés par les pénétrants parfums asiatiques, vivent entr'elles comme des sœurs affectionnées, à l'abri des morsures de la jalousie, et uniquement occupées à se parer pour plaire à leur époux, leur seigneur et maître.

Le peuple n'a pas la distinction qui caractérise

la classe supérieure ; il se laisse aller à ses penchans et à ses vices. Son instruction du reste est parfaitement nulle.

Le *fellah*, ou habitant de la campagne, maintient, dans sa simplicité, l'austérité de ses mœurs.

Les femmes du peuple possèdent les traits distinctifs de la beauté de leur race. Elles aiment à se teindre en rouge ou en noir les ongles et les pieds et à se faire tatouer le menton, les bras et les mains. Elles portent des colliers et des bracelets.

Mais elles se négligent dans leur tenue et souvent leur aspect ne fait pas l'admiration de tout le monde.

Les femmes arabes forment la partie la plus forte de la population féminine de ce pays.

L'Arabe est généralement doux et patient ; mais sous cette apparence paisible sommeillent peut-être des passions violentes. Assuré de l'impunité, il se livrera à tous les excès, mais le seul déploiement de la force l'intimidera facilement.

Il est très sobre ; un peu de riz, un morceau de pain, quelques fruits suffisent à son entretien.

On sait que le musulman peut posséder quatre femmes légitimes. Le mariage est valablement contracté par l'expression du consente-

ment et le paiement d'une dot à l'épouse. Le divorce a lieu avec une facilité étonnante et les Arabes en usent outre mesure ; on trouve des hommes qui ont changé de femmes plus de trente fois.

L'Arabe a un amour immodéré de l'argent. Après avoir fait un travail quelconque, il ne paraîtra jamais satisfait de son salaire, dont le chiffre aurait même été convenu d'avance, et il fera tous ses efforts pour obtenir un supplément de gain ; il fait preuve alors d'une ténacité proverbiale.

Les cochers, les âniers et les marchands exploitent sans vergogne le bénévole étranger.

A propos de cocher, il me revient en mémoire une petite aventure.

Quelques jours après mon arrivée à Alexandrie, je pris un matin, sur la place des Consuls, une voiture pour faire une course en ville.

Vingt minutes après le départ, étant arrivé à destination, je mis pied à terre et présentai six piastres (environ 1 fr. 50) à mon cocher, — ce qui était plus que suffisant d'après le tarif usuel.

L'Arabe refusa mon argent et se mit à gesticuler et à crier ; je compris facilement qu'il exigeait une augmentation de prix.

J'ajoutai encore une piastre à celles que je tenais dans la main.

Il se baissa, mit le nez sur cette nouvelle pièce de monnaie et, se redressant subitement, recommença de plus belle à crier et à s'agiter. Après à la curée, il ne se contentait pas si facilement d'une pauvre piastre égyptienne.

Impatienté, je jetai mon argent au fond de sa voiture et m'éloignai.

Je me dirigeai vers le *caracole Labbane* qui était tout près et où je devais me rendre pour affaires de service.

Mon homme me suivit pas à pas, comptant sur ses doigts, avec force gestes, et criant comme une personne affamée à laquelle on aurait volé son dîner.

Les passants se retournaient et quelques-uns s'arrêtaient déjà.

Je ne savais comment fermer la bouche à ce maudit criard.

J'aurais pu m'en débarrasser en lui jetant encore deux ou trois piastres, mais je ne voulais pas être rançonné par ce noir personnage. Tout à coup une idée me vint : — Attends un peu, me dis-je, je vais te donner une leçon qui te profitera.

Je levai..... non ma canne, le procédé de la bastonnade ne rentrait pas dans mes usages, mais simplement la main et appelai du geste un brigadier italien qui se tenait à quelques pas de l'entrée du *caracole*.

Le sous-officier s'approcha immédiatement, me salua et attendit mes ordres.

Ici, il y eut un rapide changement dans la mise en scène ; l'Arabe oublia de crier, comme si une baguette magique l'eût frappé de mutisme, et, nous tournant brusquement le dos, sans même daigner nous dire bonjour, il se mit à courir comme un cerf.

Mais jusqu'à ce moment il avait compté tout seul, comme il semblait en avoir l'habitude.

Le brigadier l'eut bientôt rejoint et, le tenant par le bras, lui fit gravir de gré ou de force les escaliers qui conduisaient au *caracole*.

Le chef, M. B., d'origine italienne, était assis à son bureau quand nous fîmes tous trois irruption dans sa résidence.

Je me penchai à son oreille et lui dis tout bas quelques mots.

M. B. fit avancer l'Arabe, qui nous jetait des regards effarés et qui se voyait déjà dans la salle de la Préfecture.

Il lui adressa un petit discours en langue arabe, M. B. parlait couramment ce langage et, se retournant ensuite vers moi, il eut l'air d'attendre ma réponse.

Mon pauvre diable de cocher faisait peine à voir ; tremblant, éperdu, il me regardait avec une anxiété dont j'eus pitié. Je crois que dans

ce moment il dut maudire sincèrement son fatal penchant à la rapine.

Je fis de la tête un signe négatif.

Aussitôt l'Arabe, plaçant les deux mains sur la poitrine, s'inclina devant moi et se mit à parler avec une volubilité étonnante.

— Il vous rend grâces, me dit en souriant M. B., de la générosité que vous montrez en ne portant pas une plainte contre lui.

Cinq ou six jours après, j'aperçus mon cocher, attendant patiemment la pratique, sur la place des Consuls.

Je l'appelai et lui fis signe que je voulais le prendre pour une course, — ce qui était la vérité.

Mais, à ma vue, il grimpa comme un chat effarouché sur le siège de sa voiture, saisit les guides et lança son cheval dans un galop effréné.

Cet attelage s'engouffra, avec un bruit infernal, dans la première rue qui s'ouvrait sur la place. Mon Arabe fuyait sans tourner la tête, comme s'il eût à ses trousses toute une légion de démons.

Le plus étonné de cette course frénétique fut, j'en suis certain, le pauvre cheval, qui devait se demander en quel honneur on lui faisait prendre une pareille allure, à laquelle ses vieilles jam-

bes n'étaient probablement plus accoutumées depuis longtemps.

Je passais très souvent sur la place des Consuls et chaque fois, pensant à mon cocher, je le cherchais des yeux, — mais vainement : il avait changé de station.

J'espère que cette inoffensive leçon produira des fruits salutaires et calmera une soif trop ardente des richesses ; il ne faut cependant pas trop y compter.

Un matin, me rendant à la caserne de Moharem-Bey pour les besoins du service, — les officiers devaient rester au quartier chaque jour de huit heures à midi, — je vis passer un enterrement arabe.

Quatre hommes portaient sur leurs épaules le cercueil, à la tête duquel était perpendiculairement fixé un petit bâton, surmonté de la coiffure et des insignes du défunt.

Les parents et les amis suivaient ; ils marchaient lentement, confusément, sans ordre. Les visages basanés, les turbans et les robes aux couleurs variées et éclatantes, semblaient donner une étrange animation à ces groupes silencieux.

Venaient ensuite les femmes, la figure cachée, enveloppées de leurs longs vêtements sombres.

De temps en temps, elles élevaient les mains au ciel en gémissant et en criant.

Elles disaient, dans cette manifestation de la douleur : — Qu'Allah nous accorde la faveur de le revoir au milieu de nous !

Puis le silence se faisait, pendant quelques minutes, pour être ensuite interrompu par de nouveaux cris et de nouvelles plaintes.

Le cortège franchit la porte de Moharem-Bey, — c'est une des issues principales d'Alexandrie, elle est percée au milieu du bâtiment de la caserne, qui ne forme qu'une seule façade avec un rez-de-chaussée, un étage et une terrasse, — et se dirigea vers le cimetière arabe situé hors de l'enceinte de la ville.

VI

La garde à Ras-el-Tin. — Les gardes suisses à Moharem-Bey. — Inspection. — Rapatriement.

J'ai tracé succinctement, dans les pages précédentes, les phases principales que le corps des sergents de ville traversa pendant les mois d'octobre et de novembre 1882.

A Ras-el-Tin, les six compagnies de la garde furent commandées au début : les 1^{re} et 2^{me}, composées d'Italiens, par M. le capitaine Galli, les 3^{me} et 4^{me}, composées de Suisses, par M. L.-B. Pillonnel, premier lieutenant, remplissant les fonctions de capitaine, et les 5^{me} et 6^{me}, composées d'Autrichiens, par M. le lieutenant Alexandre Matuyga, remplissant également les fonctions de capitaine.

Ce dernier officier, attaché plus tard à l'état-major du général Hichs-Pacha, périt dans la sanglante bataille où l'armée égyptienne fut écrasée par les troupes du Mahdi.

Au 25 octobre, l'effectif de la garde européenne se montait à 627 hommes ; dès lors cet effectif augmenta rapidement et dépassa le chiffre mille. A la fin de ce même mois, on forma de nouvelles compagnies. Par l'incorporation de plusieurs officiers, chaque compagnie put commencer à compléter ses cadres.

Le principe qui réunissait, dans une même unité, les éléments d'une même nationalité fut constamment la base d'organisation de ce corps de police.

Au commencement de novembre, les Suisses furent casernés à Moharem-Bey. Par l'arrivée de nouveaux détachements leur effectif atteignit bientôt le chiffre de 400 hommes.

Quatre compagnies furent formées.

La première, comprenant les Suisses romands, et dont j'avais le commandement, avait pour premier lieutenant M. L.-B. Pillonnel et pour lieutenant M. J.-F. Blondel.

La deuxième, comprenant les Suisses allemands, avait pour officiers MM. le capitaine Probst et les lieutenants E. Studer et W. Stämpfli.

La troisième, comprenant les mêmes éléments que la deuxième, avait pour officiers MM. le capitaine D. Wutrich et les lieutenants M. de Courten et Ditlinger.

Dans la suite M. de Courten fut promu au grade de capitaine et eut le commandement de la quatrième compagnie, qui formait le dépôt.

Ces compagnies, ainsi organisées, furent placées sous les ordres de M. le commandant P. Bauer, qui arrivait de Genève.

Dès cette époque la garde européenne avait cessé d'exister comme unité de corps.

Les Suisses formèrent une troupe distincte, désignée sous le nom de garde suisse.

Les Italiens et les Autrichiens étaient sous le commandement de M. le capitaine Müller.

Cependant les magasins d'habillement et d'armement et le bureau du quartier-maître se trouvaient à Ras-el-Tin. La troupe commençait à être en partie équipée ; la garde de Ras-el-Tin l'était presque entièrement.

Les rapports et la correspondance officielle étaient communiqués, par chaque caserne, au colonel de la garde.

La marche du service était exactement la même. Moharem-Bey envoyait ses pelotons dans deux *caracoles* et Ras-el-Tin, dont l'effectif était plus fort, complétait le service.

Un moment, au commencement de décembre, il fut question de détacher la première compagnie des gardes suisses à Port-Saïd et la seconde au Caire. Cette dernière avait même reçu à cet effet l'équipement nécessaire et son capitaine avait l'ordre d'exercer ses soldats. Mais ces projets ne furent pas mis à exécution.

A cette même époque, M. le général Della Sala-Pacha s'occupa de la formation d'un corps de gendarmerie à cheval ; les noms des Suisses, qui devaient en faire partie, avaient même été désignés.

L'idée qui semblait présider à cette entreprise s'évanouit comme par enchantement, et la gendarmerie ne vit pas le jour.

Un brigadier de ce corps fantastique avait même fait l'acquisition d'un équipement complet. Il en fut quitte pour payer le tailleur de ses propres deniers et dut garder, comme souvenir, son bel uniforme.

Aux environs du 20 décembre, on commença à chercher à diminuer l'effectif des gardes de Moharem-Bey.

Le médecin du corps reçut l'ordre de faire passer les hommes à une visite sanitaire, ensuite de laquelle un certain nombre d'entre eux furent déclarés incapables de continuer le service qu'ils faisaient depuis plusieurs mois. On les ren-

voya pour cause de..... varices ! L'étonnement de ces hommes, qui tous avaient fait du service dans l'armée suisse et plusieurs en Afrique, dans la légion étrangère, est facile à concevoir.

D'un autre côté, la peine du rapatriement fut à l'ordre du jour ; des infractions au service, sans gravité constatée, qui certes méritaient des punitions disciplinaires, comme les arrêts ou la retenue de solde, furent l'objet de ce système d'éclaircissement.

Comme conséquence la quatrième compagnie disparut et M. le capitaine de Courten se trouva sans commandement. L'effectif des trois compagnies qui restaient fut aussi diminué.

Un des premiers jours de janvier 1883, le corps des sergents de ville européens, formé en compagnies, placées en ligne devant la caserne de Moharem-Bey, et la garde égyptienne dans la même disposition, nous faisant front sur une ligne parallèle, furent inspectés par le général Baker-Pacha, accompagné du général comte Della Sala-Pacha et du colonel Mœkeln-Bey.

Après la revue, le comte Della Sala-Pacha présenta à l'inspecteur le corps des officiers européens.

Prévenus de la visite de ce dernier, les capitaines des compagnies suisses avaient ordonné à leurs brigadiers de donner, pour ce jour-là,

un air présentable aux chambres de Moharem-Bey.

Les brigadiers, malgré la discipline, ne purent s'empêcher de sourire à l'annonce de ces ordres qui leur parurent dictés par la fantaisie.

Les salles de la caserne ne présentaient cependant pas le même aspect que les écuries d'Augias, mais je dois avouer que pour les rendre quelque peu abordables, je n'ose pas dire convenables, c'eût été trop exigeant, il aurait fallu l'intervention d'un miracle.

Eh bien ! ce miracle s'accomplit et même au-delà de toute espérance. Je n'ai jamais su à quelles mystérieuses ressources ces intrépides sous-officiers eurent recours ; mais quand le général inspecteur, accompagné des officiers de la garde, pénétra dans les salles de Moharem-Bey, ces dernières avaient presque une apparence de fête.

Cependant, malgré les améliorations apportées dans l'organisation intérieure, malgré l'habitude acquise du service, malgré la vie assez facile que présentait Alexandrie, une certaine nostalgie s'empara de mon esprit et je songeai déjà à revoir mon pays.

Le rapatriement allait toujours son train ; pour l'activer encore, on nous annonça que les gardes, qui désiraient retourner en Europe, touche-

raient une indemnité de deux mois de solde, plus les frais de voyage.

A Moharem-Bey, plusieurs officiers et une centaine d'hommes profitèrent de cette faveur.

C'était en effet une faveur dans la position où l'on nous avait placés. Car les conditions de l'engagement des Suisses, sur lesquelles je reviendrai plus loin, n'ayant pas été exécutées de la part du gouvernement égyptien, nous nous trouvions le jouet du caprice.

Cette indemnité fut accordée aux hommes qui furent rapatriés et à ceux qui se retirèrent volontairement du service.

Elle ne fut payée qu'à bord des navires de départ.

Le 15 janvier, je déposai ma démission entre les mains de mon colonel Mœkeln-Bey et le 22 de ce même mois je quittai Alexandrie.

J'ai essayé d'exposer au lecteur les caractères les plus saillants de l'organisation et de la marche du corps de police d'Alexandrie.

Quant aux services que cette garde a rendus par son action, ils sont réels et incontestables.

Elle a certainement contribué, dans la mesure de ses forces, à rétablir à Alexandrie la sécurité et la confiance, ébranlées par les horribles massacres de juin. Ces hommes qui veillaient, nuit et jour, dans toutes les rues de tous les quar-

tiers d'Alexandrie, exposés à divers dangers, ont rempli modestement d'importantes fonctions.

Un certain nombre d'entr'eux, qui avaient continué à faire partie du corps de police, assistèrent, avec l'armée égyptienne, aux mémorables journées de la guerre du Soudan.

VII

Le règlement du 18 décembre 1872.

J'ai dit précédemment que les conditions de l'engagement des Suisses n'avaient pas été exécutées de la part du gouvernement égyptien.

En effet, engagés sous la foi de la mise à exécution du *Règlement général pour le corps des sergents de ville et pour l'administration de ce corps, du 18 décembre 1872*, les Suisses ne connurent jamais un mot de cette ordonnance.

Cependant je lis dans ma lettre de nomination, délivrée par le délégué du gouvernement égyptien : «sous la condition de vous conformer au règlement de police, élaboré le 18 dé-

cembre 1872, *actuellement en vigueur*, et dont vous avez pris connaissance. »

Et, à Alexandrie, un chef supérieur déclara que *ce règlement n'était plus en vigueur* !

Je crois qu'il est inutile d'insister davantage sur ce mode de procédé ; il se passe de tout commentaire.

Le règlement précité, imprimé à Trieste en 1882, et dont je possède un exemplaire, concerne¹ :

Les attributions générales de la Préfecture et de la Direction de police et de leurs divers fonctionnaires civils.

L'organisation militaire des sergents de ville : engagement, armement, équipement, casernement, encadrement des compagnies, avancement, revues, punitions, conseil de discipline, répartition des retenues de solde, etc.

Cette ordonnance, composée de 48 articles, est signée par le ministre de la justice et par le ministre des affaires étrangères et datée du Caire.

A la suite est une circulaire, même lieu et même date, adressée à MM. les préfets de po-

1. Ce règlement était observé pour le personnel civil de la police et pour les sergents de ville indigènes, — mais pour les Européens il n'existait pas !

lice du Caire, d'Alexandrie et de Tantah, disant ce qui suit, — je copie textuellement :

Monsieur le préfet,

L'organisation nouvelle de la police nécessitera l'engagement d'un certain nombre d'Européens au service de l'Etat, soit comme employés civils soit comme sergents de ville.

Je crois devoir, à ce sujet, vous adresser copie du nouveau règlement général de police, adopté par ordre de S. A. le Khédive. Vous y remarquerez que les obligations des divers employés y sont clairement indiquées. Quant aux conditions particulières de leur engagement, qui ne pourraient trouver place dans un règlement général, elles seront établies de la manière suivante :

Art. 1. — Tout Européen qui voudra entrer dans la police, soit comme employé civil, soit comme militaire, déclarera formellement avoir pris connaissance du règlement général de police, et vouloir s'y soumettre sans restriction.

Art. 2. — La durée de l'engagement pour les employés civils du service actif, ou militaire, sera de cinq années.

Leur engagement se trouvera renouvelé pour la même période de temps, s'ils ne sont pas prévenus de leur licenciement six mois à l'avance.

Art. 3. — Les sergents de ville auront droit à une prime fixée à cinq cents francs. Cette somme leur sera payée, moitié après deux ans de service, moitié à la fin de leur engagement, prélèvement fait de leur débit de masse.

Art. 4. — Les appointements des employés, payables par mois, sont fixés comme suit :

Sergents de ville : commandant, 20 livres sterling ; capitaine, 15 ; lieutenant, 12 ; brigadier, 10 ; sous-brigadier, 7 ; sergent de ville, 6.

Art. 5. — Après l'expiration de leur cinq années de service, une gratification de trois mois de traitement sera accordée aux officiers, sous-officiers et sergents de ville, qui, pendant toute la durée de leur engagement, n'auront mérité que de bonnes notes.

Art. 6. — Si pendant la durée de leur engagement, les commandants, officiers, sous-officiers et sergents de ville venaient à être renvoyés pour une cause qui ne leur serait point imputable, ils auront droit à une indemnité d'un mois de traitement par année de service.

Dans tous les cas ils auront leurs frais de ra-

patriement, les officiers en deuxième classe, et les sergents de ville en troisième.

Art. 7. — Retenue de 6 % sur les appointements jusqu'à concurrence de la valeur de l'habillement.

Art. 8. — Délivrance du fond de masse à la fin de l'engagement.

Art. 9. — Prime de cinq mois de traitement pour un nouvel engagement de cinq ans.

Art. 10 et 11 concernent les employés civils.

Art. 12. — Pensions des employés de la police.

La circulaire finit par ces mots :

Telles sont, Monsieur le préfet, les conditions particulières de l'engagement des Européens au service de la police. Le fait même de leur entrée en fonctions équivaldra, de la part du gouvernement et de leur part, à un contrat arrêté sur les bases que je viens de vous détailler dans la présente circulaire, dont une copie sera remise à chaque engagé. (Je fais remarquer que la délivrance de ces copies n'a pas eu lieu.)

Suivent les signatures du ministre de la justice et du ministre des affaires étrangères.

Telles sont les dispositions du règlement qu'on a lu aux Suisses, engagés dans le corps de police égyptienne.

Deux articles furent respectés : l'art. 4 et le dernier alinéa de l'art. 6 ; et encore les frais de voyage ne furent accordés aux Suisses que jusqu'à Marseille.

Le paiement de deux mois de solde, à titre d'indemnité, fut, comme je l'ai déjà dit, une faveur accordée à ces derniers.

Comme on le voit, cette ordonnance créait des avantages sérieux au corps dont elle paraissait constituer la formation.

Pourquoi ce règlement, dans tout son ensemble, n'a-t-il pas servi de base dès le principe à l'organisation et à l'administration du corps des sergents de ville ?

Pourquoi même a-t-il été désavoué ?

En présence de ces questions, il est permis de demander si les représentants du gouvernement égyptien ont été de bonne foi, quand ils en ont fait usage pour le recrutement. Savaient-ils que la garde ne devait pas avoir une existence durable et qu'après avoir coopéré, pendant quelque temps, au rétablissement de la tranquillité d'Alexandrie, elle serait purement et simplement remerciée de ses services ou réduite au chiffre strict et indispensable pour les besoins ordinaires ? — Ou bien, les circonstances critiques, dans lesquelles se trouvaient le khédivé et son

gouvernement, ont-elles obligé l'Etat de renoncer à ses projets ?

Il est difficile de répondre à ces interrogations d'une manière péremptoire.

Il paraît suffisant de les indiquer.

VIII

Départ d'Alexandrie.

Le 22 janvier, au matin, je montai à bord du *Saïd*, paquebot des Messageries maritimes françaises.

La veille, dans un modeste banquet, j'avais fait mes adieux aux compatriotes et aux amis que je quittais. En leur serrant une dernière fois la main, je me demandais tout bas si jamais je les reverrais.

Cependant Alexandrie et son port avaient disparu et je considérais encore, au-dessus de la surface bleue de la mer, les dernières lueurs pourprées de l'Orient.

Le navire possédait fort peu de passagers et le voyage, cette fois, me parut d'une profonde monotonie. Il est vrai que j'avais hâte de revoir l'Europe et que mes pensées avançaient l'heure du retour.

Le *Saïd* ne s'arrêta que quelques heures à Naples, où nous ne pûmes descendre. L'admirable situation de cette ville et son beau ciel me causèrent un nouveau plaisir.

Après avoir laissé derrière nous les côtes de la Sardaigne, nous essuyâmes une espèce de petite tempête.

Durant vingt-quatre heures je gardai ma cabine ; pouvant à peine me tenir debout, à cause d'un fort roulis, je dus me coucher.

J'entendais, pendant ce temps, le bruit sourd des flots qui venaient se briser sur le pont, au-dessus de ma tête, et les gémissements du navire.

Cet orage qui, au dire des matelots, n'en était pas un, me donna cependant une idée du spectacle que devait présenter la mer quand elle déchainait toutes ses fureurs.

Le temps s'était calmé et notre bâtiment, avec une allure plus douce, continuait sa course rapide.

Les rayons d'or et de feu du ciel du Levant avaient pâli tour à tour et un nouvel horizon

doux, limpide et bleu, souriait aux rivages de la France.

Nous passons devant Toulon, où l'on peut distinguer, à l'aide de lunettes, les navires de guerre à l'ancre dans le port.

Enfin Marseille apparaît et bientôt l'on peut admirer la cité française et l'immense mouvement de son commerce maritime.

Le débarquement a lieu.

Je passe à la douane où un préposé à cette administration, après m'avoir fait ouvrir, je crois pour la forme, une malle qui ne contenait aucune marchandise prohibée et l'avoir ensuite marquée à la craie, m'autorise à user de ma liberté.

Je gagne la rue, respirant avec délices l'air de l'Occident, qui me sembla avoir un parfum inconnu.

Je fis arrêter un fiacre, y plaçai mes bagages, et en route pour la gare.

Après informations, j'appris que je ne pouvais partir que le soir, à neuf heures. L'idée d'une attente forcée de quatre à cinq heures me contraria vivement.

Je dus cependant en prendre mon parti et, me dirigeant vers un restaurant, je m'y installai et me mis à dîner pour tuer le temps.

Mon repas terminé, et tout en fumant ma der-

nière cigarette égyptienne, en faisant force réflexions sur l'instabilité des positions sociales, je me demandais, en manière de conclusions, à quelles occupations j'allais désormais m'appliquer.

Que le lecteur me pardonne cette petite digression, sur un sujet qui, je le sais, doit lui être parfaitement indifférent, mais qui, dans ce moment-là, était fort grave pour moi. Au reste, le train ne part qu'à neuf heures et il est à peine six heures.

Reprenant donc le cours de mes pensées, qui n'avaient nullement l'allure d'une gaité désordonnée, je me redemandais, pour la vingtième fois au moins, quel serait le but de ma vie ; reprendre la position que j'avais abandonnée pour courir après une fortune insaisissable, — je n'y songeais pas ; continuer le métier des armes ne me souriait plus guère ; faire ceci, faire cela, — il y avait des si et des mais.

Bref, mécontent du résultat de ma méthode de raisonnement, je me levai et, soucieux, la tête basse, je fis quelques pas en avant.

Cette promenade me conduisit à l'extrémité de la salle à manger ; faute d'espace, je dus m'arrêter et, levant machinalement les yeux, j'aperçus en face de moi, au milieu d'un superbe miroir, l'image fort ressemblante de ma per-

sonne ; j'avais encore sur la tête mon tarbouche égyptien !

Ce couvre-chef me sembla affreux, et je m'étonnai que j'aie pu m'affubler de cet emblème mahométan.

J'appelai immédiatement le garçon, acquittai ma note et sortis faire l'acquisition d'une coiffure chrétienne, par laquelle je remplaçai ce vilain bonnet rouge.

Cette métamorphose donna à mes idées un tour plus réjouissant et, un moment, je me sentis heureux de vivre ; — dans quelques heures j'allais me retrouver au milieu de ma famille et de mes amis et, dans l'éclat d'une vision soudaine, la patrie m'apparut souriante et désirable.

Je ne sais comment ce phénomène s'opéra ; la disparition du tarbouche y fut peut-être pour quelque chose.

Huit heures sonnaient. Je me rendis à la gare et attendis avec une certaine impatience le départ du chemin de fer.

Enfin je puis prendre place dans une voiture, un sifflement retentit, aigu et prolongé, et l'express, ébranlé par la vapeur, m'entraîne dans sa dévorante rapidité vers les frontières de la Suisse.

Le 30 janvier 1883, à huit heures du soir, je revoyais Genève.

Les Suisses qui ont ajouté foi aux promesses dorées de l'Egypte et qui ont quitté la patrie, pour aller habiter le pays des mirages, sont revenus, en grande partie, reprendre place au foyer domestique.

Ils ont dû remarquer, à leur retour, que les splendeurs du ciel de l'Orient ne sont pas comparables aux charmes du sol natal.

Quelques-uns, derniers soldats de la garde suisse, ont trouvé, dans les plaines brûlantes du Soudan, le repos d'un éternel sommeil.

Avant de succomber, ces hommes ont déployé, dans de longs et sanglants combats, l'héroïsme des anciens jours.

Ils n'ont pas failli à la valeur helvétique.



TABLE

	Pages
PRÉFACE	3

I

Départ de Genève. — Gênes. — Livourne. — Naples. Les ciceroni. — Messine. — Arrivée à Alexan- drie. — Le directeur de la police. — Le préfet. — La caserne de Ras-el-Tin.	5
--	---

II

Alexandrie. — Quartier turc. — Quartier européen. — Place des Consuls. — Quartier arabe. — Po- pulation.	17
--	----

III

Service de la police. — Garde européenne ; son organisation. — La caserne de Moharem-Bey. — Le général et le colonel de la garde.	27
---	----

IV

Visite d'un commandant arabe. — La Préfecture de police. — S. E. Osman-Bey. — Le supplice. — Une jolie Egyptienne. — Service intérieur. . .	37
---	----

V

M. le docteur V. — Mœurs égyptiennes	51
--	----

VI

La garde à Ras-el-Tin. — Les gardes suisses à Moharem-Bey. — Inspection. — Rapatriement.	69
---	----

VII

Le règlement du 18 décembre 1872	77
--	----

VIII

Départ d'Alexandrie	85
-------------------------------	----



751

H. d'Alrique
1

